

# L'Illustration Européenne

## ABONNEMENTS.

BRUXELLES. 10 fr., - PROVINCE. fr. 10.50.  
ETRANGER fr. 10, plus les frais de poste.  
Directeur : THÉO SPÉE.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE.

SOMMAIRE. - Gravures: - La Princesse Stéphanie. (D'après une photographie de M. M. Gêruzet Frères.) - Oh! dites-moi? d'après M. W. Oliver. - Rembrandt dans son Atelier, d'après M. Gérôme. - Les Cerfs-volants Chinois.  
TEXTE: - Nos Gravures. - Causerie. Le „Qu'en dira-t-on?“ - Connaissances usuelles de la Semaine. - Le Fils de l'Inconnu. - Un tour de pr-mier Avril. - Un Fil prodigieux. - Débiteur et Créanciers. - Bannière du Toit paternel. Roman. - La Boîte aux Jeux d'Esprit. Charade.

## ADMINISTRATION.

Boulevard du Nord N° 107.  
à BRUXELLES.

Administrateur: C. APPELIAN.

Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

N° 24.

— 10<sup>e</sup> ANNÉE —

17 Avril 1880.

## NOS GRAVURES.

### LA PRINCESSE STÉPHANIE.

La princesse Stéphanie, duchesse de Saxe, la seconde des filles de notre roi Léopold, est née à Laeken le 21 mai 1864; elle atteindra donc bientôt sa seizième année.

Naguère encore, la future impératrice d'Autriche était inconnue; son existence a en quelque sorte été révélée par l'annonce de ses fiançailles avec l'archiduc Rodolphe. Aujourd'hui elle voit son nom salué avec transport et enthousiasme par un grand peuple, dont elle est appelée à devenir un jour la souveraine, et par la Belgique, fière de l'honneur qui échoit à une de ses enfants.

C'est, dit-on pendant un séjour en Hongrie, que la princesse Stéphanie vit pour la première fois son fiancé, et cette entrevue a suffi pour fixer la résolution de l'archiduc Rodolphe dans le choix d'une épouse. On voit que c'est là une union dictée uniquement par les sympathies de deux jeunes cœurs, et dégagée de tout caractère politique.

Comme tous les enfants du roi, la princesse Stéphanie a été élevée sévèrement; ses augustes parents ont surveillé avec soin son éducation et se sont appliqués à développer ses heureuses facultés.

La future épouse du prince Rodolphe est grande, élancée; ses cheveux sont d'un blond doré; sa gracieuse figure est empreinte d'une grande douceur et a le type de la famille d'Orléans. Ce qu'elle a surtout de remarquable, ce sont ses yeux bleus, pensifs et intelligents. Le fond de son caractère est à la fois sérieux et enjoué; elle a toujours montré une forte volonté d'apprendre et un grand amour pour l'étude.

Nous pouvons augurer de son union avec le descendant des Habsbourg, une longue suite de jours heureux et prospères, et l'Autriche

doit se féliciter d'avoir pour future impératrice une princesse aussi bien douée sous le rapport de l'esprit et du cœur que l'est la fille de notre roi.

### OH! DITES-MOI?

Que dit le regard profondément rêveur de cette jeune fille assise sur ce banc de bois,



LA PRINCESSE STÉPHANIE. (D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. M. GÉRUZET FRÈRES.)

après de son amie, qui l'interroge en vain pour connaître le secret de ses vives préoccupations et de ses tristes pensées?

Ses grands yeux semblent s'attacher avec mélancolie sur quelque image du passé dont elle se complait à évoquer le souvenir. Elle

ne répond pas aux questions pressantes de sa compagne; elle paraît même tellement abîmée dans ses réflexions, qu'elle est comme inconsciente de tout ce qui l'entoure.

C'est peut-être le lieu où elle se trouve, qui fait naître en elle ces douloureuses pensées. C'est peut-être à cette même place, à pareil jour et par un soleil aussi éblouissant, qu'elle est venue s'asseoir avec quelque personne chérie, dont elle pleure maintenant la perte: une mère, une sœur, que la mort lui a ravies, un amant qui l'a délaissée...

### REMBRANDT DANS SON ATELIER.

Paul Rembrandt, célèbre peintre hollandais, naquit vers 1607, près de Leyde et mourut à Amsterdam en 1674. Bien jeune encore, il montra beaucoup de goût pour le dessin et se rendit à Amsterdam pour y étudier la peinture chez les grands artistes de l'époque. Il a laissé une riche collection de tableaux, dessins et gravures à l'eau forte. Mais c'est surtout dans le portrait qu'il excellait; son entente du clair-obscur, sa force d'expression le mettent au rang des plus illustres maîtres.

Rembrandt vous est représenté ici occupé à graver à l'eau forte, art dans lequel il s'est fait une renommée presque aussi grande que celle qu'il a acquise pour sa peinture à l'huile.

M. Gérôme, l'auteur de ce tableau, a donné à son œuvre un effet tout-à-fait en harmonie avec le sujet; on peut dire que cet effet d'ombre et de lumière est „rembranesque." Sur la table, à laquelle le grand artiste est assis, se trouvent une bouteille d'acide et différents objets nécessaires à son travail; à terre, près de lui, sont posés des vases contenant l'eau qui doit servir à laver le dessin.

M. Gérôme a su rendre avec beaucoup de vérité et de couleur locale tout cet ensemble d'accessoires.

## LES CERFS-VOLANTS CHINOIS.

L'amusement favori des Chinois est de faire monter dans les airs des cerfs-volants, aux formes les plus bizarres : on en voit qui représentent des têtes d'hommes, d'une grosseur énorme, des têtes de serpents, d'animaux fabuleux, de petits navires avec toutes leurs voiles. Ces cerfs volants sont garnis de baguettes de bambou creux, de sorte que, quand le vent soufflé, ces bambous rendent un son pareil à celui de l'orgue.

Les habitants du Céleste Empire ont acquis une grande adresse à ce genre d'amusement.

Ne pensez pas que ce soit là le plaisir exclusif de la jeunesse, comme dans nos pays; tous les citoyens, vieux et jeunes, riches et pauvres s'y adonnent avec joie.

Notre gravure représente une fête, appelée „Ching-Yaong” ou „Fan-Kun,” célébrée chaque année le neuvième jour du neuvième mois, en commémoration de la délivrance miraculeuse, par les esprits célestes, d'un prêtre très-pieux et de toute sa famille. Ce jour là, on se rassemble aux bords des rivières, on fait monter des cerfs volants, puis on coupe la corde et toutes ces figures de monstres, d'animaux s'élèvent bien haut dans les airs pour retomber ensuite sur la terre.

## CAUSERIE.

## LE „QU'EN DIRA-T-ON ?”

Voilà la question qu'on se pose souvent, soit avant d'agir, soit, plus fréquemment encore peut-être, après avoir commis une bêtise, une faute ou une sottise; car chacun en fait, même des dernières, quoique ce soient celles-là dont on convienne le plus difficilement.

Cette crainte du qu'en dira-t-on, a certainement son bon côté.

Généralement, l'opinion publique doit être respectée; sa voix est, dans certaines circonstances, l'expression de la conscience humaine; puis, la crainte d'être blâmés a empêché bien des gens de commettre maintes actions reprehensibles, ou les a engagés à réparer le mal qu'ils avaient fait, ou même encore cette crainte a arrêté le scandale que causerait la découverte inutile de certaines fautes.

\* \*

L'indifférence complète à l'égard du qu'en dira-t-on est fort rare, et il n'est heureusement presque personne ayant assez peu de souci de sa réputation pour y être entièrement insensible.

Aussi, ce n'est nullement à ce point de vue que j'en parle ici, et l'excès de crainte de l'opinion est plus commune que l'indifférence.

Que de gens, en effet, s'en préoccupent beaucoup trop. Pour eux, il semble qu'avant de faire une chose on doive être assuré que personne n'y trouvera rien à redire. Cette chose a beau être en elle-même tout-à-fait inoffensive, quelquefois même louable; n'importe, l'essentiel est l'opinion du monde, et on se demande sans cesse: „Que dira-t-on si je reçois telle personne? (fort honorable pourtant. Si je vais en cet endroit? (ce qui n'est pas à la mode.) Si je ne fais pas telle dépense? (qui cependant dépasse mes moyens, ou du moins sera une cause de gêne dans mon intérieur.)”

Et par cette frayeur exagérée, on se crée mille difficultés, mille soucis.

\* \*

Après de quelques uns, le „qu'en dira-t-on?” est le seul motif de repentir après une mauvaise action, et il est malheureusement des personnes qui ne regrettent leurs torts qu'à ce point de vue. Ce repentir est fort sujet à caution, car il est probable que l'on sera disposé à recommencer lorsque l'on croira que l'affaire demeurera secrète. On n'évite alors de commettre des fautes qu'à cause des suites désagréables qui en résulteront, et non pas par aversion du mal lui-même.

Il est évident que celui qui en agit ainsi est fort peu estimable; les personnes vraiment hon-

nêtes et vertueuses s'inquiètent moins de l'opinion que du témoignage de leur conscience. Dans les choses indifférentes, celui qui est prudent évite sans doute de la froisser; il se conforme aux usages, aux coutumes de la ville, du pays qu'il habite, et s'efforce de ne blesser en rien des susceptibilités, d'ailleurs souvent légitimes; mais il ne se fait pas non plus le serviteur des petites vanités, et les mauvaises langues ne sont pas son cauchemar.

J'irai plus loin et ne crains pas d'avancer, que lorsqu'il est question de l'accomplissement d'un devoir ou d'une bonne action, le „qu'en dira-t-on?” doit être mis de côté; le témoignage de notre conscience est préférable à l'approbation du monde, et la frayeur d'être blâmé ne doit pas dans quelques circonstances empêcher d'agir.

\* \*

Du reste, il est fort rare que l'on ne soit pas blâmé par les uns, loué par les autres, dans les choses qui ne sont pas par elles-mêmes sérieusement reprehensibles.

Bien souvent si l'on devait prendre l'avis de chacun, on finirait par ne savoir à quoi se résoudre. C'est ce qui arrive aux personnes qui attachent trop d'importance à la critique; ces personnes sont toujours sur le qui-vive, elles s'inquiètent, s'agitent, et agissent peu ou mal. Dépendantes en toutes choses de l'opinion d'autrui, elles n'ont elles-mêmes guère de convictions stables, et comme les girouettes tournent à tous les vents.

\* \*

Etre l'esclave de l'opinion, c'est tout à la fois un travers et un tourment: la mépriser, dans les choses graves, c'est, selon les cas, de l'orgueil, du cynisme, ou un manque d'amour-propre, — à moins que ce ne soit, comme je le disais tout à l'heure, le courage qui fait préférer l'accomplissement du devoir au vain bruit de la voix du monde. Mais ceci est l'exception; dans le cours ordinaire de la vie, le plus simple est de s'efforcer de marcher droit son chemin, sans s'inquiéter outre mesure du „qu'en dira-t-on?”

HORTENSE X.

## CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

Nous appelons l'attention sur les précieuses indications suivantes, ayant rapport aux propriétés nutritives des substances que nous employons le plus ordinairement:

Cent livres de pain contiennent 80 liv. de matière nutritive; — cent livres viande de boucherie, 35 liv.; — cent livres haricots, 92 liv.; — cent livres fèves, 93 liv.; — cent livres lentilles, 94 liv.; — cent livres petits pois, 8 liv.; — cent livres carottes, 14 liv.; — cent livres navets, 8 liv.; — cent livres pommes de terre, 25 liv.

Il résulte de ce qui précède, que  $\frac{3}{4}$  de livre de pain et 5 onces de viande, égalent 3 livres de pommes de terre; 1 livre de pommes de terre égale 3 livres de navets; enfin 1 livre de riz, de grosses fèves ou de lentilles, égale 3 livres de pommes de terre.

Puisque nous en sommes sur la question alimentation, indiquons le moyen de faire très-promptement — en une heure! — un excellent bouillon: pour cela il faut prendre une livre de bœuf, avec un peu de veau ou de mouton. On les coupe en très-petits morceaux, on met ces morceaux dans une casserole, avec carottes, oignons, etc., enfin tous les légumes ordinaires d'un pot-au-feu; du lard (mais pas de ce dernier s'il s'agit d'un malade) et un demi-verre d'eau; on laisse le tout mijoter un bon quart d'heure sans trop puiser le feu, jusqu'à ce qu'il commence à s'attacher à la casserole. Alors on verse à peu près un litre et demi d'eau bouillante, plus ou moins, selon le degré de force que l'on veut donner à son bouillon; on met un peu de sel, on fait bouillir à grand feu pendant trois quarts d'heure et on passe à travers un linge. Le bouillon est prêt, et excellent.

## LE FILS DE L'INCONNU.

XXII. — ASCALON.

Tandis qu'Onno Gratama conduisait au Saint-Sépulcre le moine mourant, toute l'armée des Croisés était entrée dans Jérusalem.

Une fois arrachés de leurs remparts, les Musulmans prirent la fuite dans toutes les directions, mais ne pouvant sortir de la ville, toutes les portes étant gardées, il leur parut bientôt impossible d'échapper à la mort. Le désespoir leur rendit leur premier courage, et s'enfermant dans leurs mosquées et leurs maisons, ils continuèrent la résistance et essayèrent d'arrêter leurs ennemis. Cette tentative excita la colère, l'exaspération des Croisés qui pénétrèrent, le glaive à la main, dans les habitations et les temples et massacrèrent tous ceux qu'ils y trouvèrent en armes.

La ville entière retentissait des plaintes des femmes, des cris des mourants et des clameurs de vengeance des Croisés; les rues s'étaient transformées en fleuves de sang, les mosquées, les maisons en étaient inondées. Les chrétiens, altérés de vengeance et grisés par la victoire, ne laissaient point reposer leurs armes, ils ne faisaient aucun quartier et poursuivaient les malheureux vaincus même jusque dans les plus profondes retraites.

Mais tandis que Jérusalem était ainsi en proie à toutes les horreurs de la destruction, l'on vit une petite troupe sans armes et nu-pieds se diriger vers le Saint-Sépulcre. C'était le chevaleresque Godefroid de Bouillon et trois de ses serviteurs; Godefroid, qui, impétueux comme un lion sur le champ de bataille, mais sans force contre un ennemi vaincu, avait déposé les armes après avoir en vain essayé d'arrêter les Croisés dans leur fureur destructrice. Il allait vers les lieux saints, remercier le Dieu des armées d'avoir décerné la victoire aux chrétiens.

Cet exemple fut bientôt imité par tous les Croisés; le sang cessa tout-à-coup de couler, les cris de carnage cessèrent de se faire entendre, les vainqueurs déposèrent les armes; pleins de honte et suivant l'exemple de leur chef, ils se dirigèrent processionnellement, les pieds nus et la tête découverte, vers l'église de la Résurrection.

Jérusalem, qui tantôt encore retentissait de gémissements et de cris de mort, entendait maintenant les chants pieux et les actions de grâces des vainqueurs. Bientôt, l'armée entière fut réunie dans le voisinage de l'église du Saint-Sépulcre. C'était un spectacle saisissant que de voir, se courbant dans la poussière et versant de nobles larmes, ces farouches guerriers qui pendant trois ans avaient souffert toutes les privations, toutes les misères, toutes les fatigues, et qui étaient enfin arrivés au but de leur long pèlerinage. L'esprit de l'évangile avait versé la mansuétude dans ces cœurs où, peu auparavant, ne régnait que l'esprit de haine et de vengeance.

D'ailleurs, ils auraient bientôt besoin de leurs armes pour d'autres événements; car, comme après la prise d'Antioche, de nouveaux et terribles dangers menaçaient les Croisés, alors qu'ils se croyaient au bout de leurs peines.

Le calife du Caire avait envoyé un de ses meilleurs généraux, l'émir Afdal, avec une armée formidable, au secours de Jérusalem. De même qu'une avalanche, cette armée grossissait à mesure qu'elle se rapprochait du but, se recrutant sur son passage des populations belliqueuses du désert.

Les Croisés apprirent bientôt la nouvelle de leur approche; leur victoire n'était donc pas définitive, Jérusalem ne serait assurée entre leurs mains que par la destruction de cette armée égyptienne.

Mais avant de marcher à la rencontre de ce nouvel ennemi, l'armée chrétienne jugea nécessaire de donner un chef au royaume qu'on venait de conquérir; on décida de choisir un roi qui pût défendre Jérusalem con-

tre les dangers de l'extérieur et fit régner à l'intérieur la paix et la tranquillité, si nécessaires à un nouvel Etat; un roi qui non-seulement pût conserver dans son intégrité le nouveau royaume, mais encore le consolider et l'agrandir; un roi enfin qui joignit aux plus belles vertus, une valeur éprouvée.

Un nom vint à toutes les lèvres; un nom que la multitude avait déjà prononcé en silence et qui maintenant venait s'imposer à tous: celui de Godefroid de Bouillon, le héros sans pareil, le parfait chevalier. Toutes les voix l'acclamèrent bientôt du beau titre de roi de Jérusalem, toute l'armée se réjouit comme si elle venait de remporter une victoire signalée, car avec un pareil chef elle se sentait invincible. C'est ainsi que la couronne fut offerte au noble Godefroid, mais, on le sait, d'après ses propres paroles il refusa „de porter une couronne royale, là où le Christ n'avait porté qu'une couronne d'épines;” il ne voulut accepter que le titre de défenseur et de baron du St-Sépulcre, titre qui lui paraissait suffisant pour sa gloire. Les Croisés n'en estimèrent que davantage leur glorieux chef, et tous jurèrent de lui être fidèles jusqu'à la dernière goutte de leur sang.

Bientôt après, une autre cérémonie fut célébrée à Jérusalem, et si elle ne fut point acclamée par la multitude, comme la juste élévation du chef des Croisés, elle trouva cependant un joyeux écho dans tous les cœurs.

Il s'agissait d'un mariage, le mariage du fils de l'ancien corsaire avec la belle Ada, la sœur de l'émir.

Tous deux avaient désiré que leur union se fit sans retard, et ni Onno, qui avait su apprécier immédiatement les grâces et les vertus de la jeune fille, ni sa femme n'eurent rien à opposer à ce désir.

Ainsi se trouvèrent unis devant les autels, ces deux cœurs qui s'étaient senti battre l'un pour l'autre dans le malheur, et qui semblaient ne devoir s'unir que dans la mort.

Pourtant, une triste pensée vint assombrir le bonheur du jeune couple et des assistants. Le bon vieux religieux n'était point là pour appeler lui-même les bénédictions célestes sur la tête de celui qu'il avait tant aimé et auquel il avait servi si longtemps de père.

Il n'est, hélas! pas de joie sans mélange, et les jeunes époux allaient devoir bientôt se quitter.

L'émir du Caire approchait de plus en plus de Jérusalem. Godefroid de Bouillon appela tout le ban de ses fidèles; non seulement il fallait attendre l'ennemi de pied ferme, mais encore se porter à sa rencontre et le mettre en déroute avant qu'il fût arrivé sous les murs de la ville.

Les Croisés s'apprêtèrent donc à quitter Jérusalem pour quelque temps, afin d'aller combattre ce dernier ennemi.

Onno Gratama et son fils ne pouvaient rester en arrière dans cette circonstance; quels que fussent les dangers auxquels ils avaient échappé, il leur faudrait de nouveau se lancer dans les périls du champ de bataille; leur devoir de soldat l'exigeait, et le salut du royaume à peine fondé devait passer à leurs yeux avant toute autre considération.

Les femmes des deux guerriers surent, elles aussi, se montrer à la hauteur de leur devoir et ne firent rien pour les retenir. Elles subirent sans murmurer cette nouvelle épreuve. Tous les jours, elles se rendaient au St-Sépulcre, appelant la protection divine sur les chers absents et sur l'armée dont ils faisaient partie. Souvent aussi elles allaient se promener en dehors des murs, vers la plaine d'Ascalon, où, disait-on, les deux forces ennemies devaient se rencontrer.

Le soir commençait à tomber; la mère et la fille s'étaient avancées dans la campagne jusqu'à une demi-lieue de Jérusalem, pour voir s'il ne leur parviendrait aucune nouvelle du retour des Croisés. Leurs regards essayaient de traverser l'obscurité, mais rien ne venait satisfaire leur impatience.

— Ada, dit la plus âgée, aujourd'hui encore

nous aurons fait une course inutile, mais ne désespérons pas. La nuit va venir et ce chemin est peu sûr; regagnons notre demeure, demain nous serons plus heureuses.

— Oh! répondit la plus jeune, restons encore un instant; je me sens à l'étroit entre les murs de la ville, et je suis heureuse de penser qu'ici je suis plus près de mon Onno.

— Mais le jour est tout-à-fait tombé, ma fille.

— Ecoutez, mère, j'entends des pas de chevaux... Voyez: là-bas s'élève un nuage de poussière. Ah, si c'étaient eux!

— Enfant!... l'impatience vous fait voir et entendre ce qui n'est que dans votre imagination.

Malgré le doute qu'elle exprimait, l'épouse d'Onno Gratama, elle aussi, se mit à écouter, le cœur battant d'émotion.

— Mère, mère! deux cavaliers! s'écria la jeune femme, je vois briller l'écharpe que j'ai brodée moi-même... Oui, ce sont eux!

— Ada, ne vous trompez-vous pas?...

— Non, non, mère; les enfants des montagnes ont la vue perçante, même dans l'obscurité... Onno!... Mon père!...

Les furent les mots qui saluèrent les deux cavaliers, lesquels, dans leur course rapide, paraissaient ne pas avoir vu les deux femmes.

En entendant ces voix bien connues, ils arrêtaient leurs montures et se précipitèrent dans les bras de leurs épouses.

— Onno! Onno! s'écrièrent ces dernières en même temps, quel bonheur de vous revoir! Nous vous attendions...

— Imprudente, dit le jeune Onno d'un ton moitié joyeux, moitié mécontent; oser ainsi vous aventurer si loin de Jérusalem! Que serait-il advenu de moi s'il vous était arrivé malheur!

— Nous n'avons pu résister à notre impatience de vous revoir, répondit la sœur de l'émir.

— Ainsi vous nous attendiez?

— Ou plutôt nous espérions, Onno...

— Mon ami, demanda à son tour la plus âgée des deux femmes à son époux, qu'est-il arrivé de l'armée chrétienne?

— Je vous communiquerai cela chemin faisant, répondit l'ancien corsaire: nous ne pouvons nous arrêter ici, étant chargés d'un message de la part de Godefroid de Bouillon. Nous devons apporter à Jérusalem la joyeuse nouvelle que notre armée vient de remporter sur les Egyptiens une victoire éclatante.

L'heureux groupe reprit alors le chemin de Jérusalem, et Onno Gratama raconta en ces termes la victoire des Croisés dans les plaines d'Ascalon:

„Vous savez comment presque toute l'armée chrétienne quitta Jérusalem pour se porter au devant de l'ennemi. Nous connaissions la supériorité numérique de l'armée égyptienne sur la nôtre; cependant cette idée ne découragea personne, au contraire; plus il y aurait d'ennemis à combattre, plus grande serait la gloire du triomphe. Les différentes divisions de nos troupes se réunirent à Bamba, puis s'avancèrent ensemble à travers les montagnes de la Judée, jusque vers la mer.

Nous apprîmes bientôt que l'émir Afdal s'était campé avec son innombrable armée, composée d'Egyptiens, de Perses, de Syriens et d'autres peuples, dans les plaines d'Ascalon. Les prisonniers qui nous apportèrent cette nouvelle nous décrivaient le camp des Musulmans semblable à une ville immense, avec ses milliers de tentes. Mais ni les chefs, ni les soldats ne se laissèrent effrayer, et d'une voix unanime il fût résolu que l'on tomberait immédiatement sur les Mahométans.

Bientôt nous atteignîmes la plaine d'Ascalon, et nous vîmes devant nous, avec plus d'étonnement que d'effroi, le vaste camp de l'ennemi, au milieu duquel flottait l'étendard d'or et de soie du kalife.

Godefroid de Bouillon donna aussitôt le signal du combat; trompettes et clairons résonnèrent dans la plaine, portant la terreur parmi les Egyptiens qui ne s'attendaient pas à se voir assaillis dans leurs propres retranchements.

Notre armée commença l'attaque avec son impétuosité habituelle; l'ennemi, malgré la terreur qui le frappait, résista courageusement, comptant sur le nombre de ses guerriers.

Mais ce fut en vain: le choc des nôtres fut si terrible que les bataillons musulmans plièrent, se débâtèrent et mirent le désordre dans leurs propres rangs. Bientôt il n'y eût plus que les Ethiopiens qui tinrent pied. Alors, par une manœuvre habile, le plus fort de nos troupes se dirigea contre eux, et ils durent céder comme les autres. Le camp était à nous, et la prise de l'étendard du kalife couronna notre victoire. L'ennemi se retira en désordre, laissant sur le champ de bataille des milliers de cadavres et entre nos mains un butin considérable. Mais le plus beau résultat de cette victoire, c'est que l'Islamisme est vaincu, Jérusalem délivrée pour toujours et le nouveau royaume n'a plus d'adversaires à redouter; la paix, la tranquillité, le bien-être seront sans doute la suite de la victoire d'Ascalon."

## XXIII. — EN FRISE.

Quand Onno Gratama eut terminé son récit, sa femme lui dit:

— Donc, à présent votre bras et votre épée ne seront plus nécessaires aux Croisés, ni pour l'attaque ni pour la défense. Ainsi, nous pourrions retourner dans notre cher pays de Frise, que nous avons quitté depuis si longtemps. Les tristes souvenirs que nous rappelait la patrie, sont heureusement effacés... Le bonheur a chassé loin de lui la douleur et les regrets.

Ada, en prononçant ces paroles, jeta sur son fils un tendre regard qu'elle reporta ensuite sur son mari.

— Femme, que ferions-nous en Frise, où nous sommes devenus des étrangers et où nous ne trouverions même plus un abri? répondit l'ancien corsaire avec amertume.

— La Frise n'aura pas oublié le nom d'Onno Gratama, que jadis elle ne prononçait qu'avec orgueil.

— Hélas! un autre nom l'a effacé... celui de ce parent traître et félon!

— Il a trouvé la mort sous les murs de Jérusalem; la Frise ne le reverra plus.

— Mais mon domaine, le château de mes pères sont tombés en d'autres mains; je ne puis plus y prétendre. Non, non, quoique mon cœur n'ait point encore oublié mon lieu natal, je reste ici; je ne veux pas retourner en étranger dans mon propre pays.

Ada n'osa résister davantage à son époux, mais un profond soupir prouva combien ce sacrifice lui était pénible.

On approchait des portes de la ville. Tout-à-coup le jeune Onno arrêta son épouse.

— J'ai sur le cœur, dit-il, un poids qui me pèse lourdement... Ada, j'ai une communication à vous faire, quelque pénible qu'elle soit pour vous.

— Parlez, parlez, Onno, dit-elle en pâissant.

— Vous savez que la générosité de mon père accorda la vie à votre frère l'émir, et qu'il lui rendit la liberté...

Ada s'inclina et ses joues pâlirent davantage. — L'émir se trouvait dans l'armée égyptienne; il fut un des derniers qui essayèrent de résister à nos armes victorieuses; il combattit comme un lion et mourut en digne sectateur de Mahomet.

— Frappé par votre main? demanda la jeune femme en reculant involontairement.

— Non, Ada; je jure que je l'aurais sauvé si je l'avais pu. Tandis que j'approchais pour l'engager à se rendre, il était déjà tombé sous les coups des Croisés; je ne pouvais plus rien pour lui, sinon lui donner une sépulture honorable.

Ada éclata en sanglots, puis elle tendit la main à Onno comme pour le remercier des soins qu'il avait eus pour son frère.

— Oh, si je pouvais quitter ce pays où plus rien ne m'attache! soupira-t-elle après un moment.

— Vous l'entendez, mon père, dit le jeune Onno d'un air suppliant; mon Ada aussi désire partir pour la Frise.

— Cela ne se peut! s'écria l'ancien pirate d'une voix sombre.

Et sans rien ajouter il s'empessa de pénétrer dans Jérusalem et alla chez le gouverneur de la ville rendre compte de sa mission.

Le lendemain, Onno Gratama fut absent

presque toute la journée. Le soir tomba, Ada et son fils commençaient à s'inquiéter. Enfin il reparut, le visage rayonnant de bonheur.

A peine entré, il se jeta joyeusement dans les bras des siens, s'assit et parla ainsi :

— Femme, et vous, mes enfants, préparez-vous à partir... Un vaisseau quitte dans trois jours le port de Jeddo; nous nous y embarquons.

— Et pour où? pour où? demandèrent trois voix.

— Eh bien, pour la Frise, pour notre chère patrie...

Qui dira la joie des deux femmes et surtout du jeune Onno à cette nouvelle inattendue; ils ne pouvaient en croire leurs oreilles.



OH! DITES-MOI? D'APRÈS M. W. OLIVER.

— Voici la clef de l'énigme, reprit Onno Gratama. Le bon moine Bruno, quelques moments avant d'expirer, m'avait recommandé de descendre au cachot où vous avez été renfermés et où, me dit-il, je trouverais des papiers im-

portants. Tout entier au bonheur de vous revoir, cette circonstance m'échappa de l'esprit. Ce n'est que ce matin que je m'en suis souvenu. J'avais quelque espoir que la découverte que je ferais serait heureuse pour nous, mais

comme je ne voulais pas faire maître en vous une illusion qui pouvait être trompeuse, je résolus d'aller seul. Voici le résultat de mes recherches.

Le chevalier, à ces mots, tira de son habit un parchemin scellé et reprit :

— Ce sont les titres de propriété de mon ancien domaine de Dokkum et des terres avoisinantes. Je les ai trouvées sous la paille

qui avait servi de couche au vieux moine. Sans doute qu'ils lui ont été remis par mon cousin mourant.

— C'est étonnant, interrompit Ada, qu'il ne nous ait pas parlé de ces papiers.

— A quoi cela eût-il servi ? Quand on est conduit à la mort, on attache peu d'importance à un héritage lointain. Le noble vieillard n'aura pas voulu vous parler d'une circonstance qui ne pouvait vous être d'aucune utilité, mais, au



REMBRANDT DANS SON ATELIER, D'APRÈS M. GÉRÔME.

contraire, devait vous faire regretter davantage l'existence. Quoi qu'il en soit, cette pièce est maintenant en ma possession, et je pourrai ainsi rentrer dans mon héritage et regagner ma patrie, la tête haute.

Les préparatifs du départ furent courts. Le père, pas plus que le fils, n'avait eu le temps de réunir un grand butin. Ils avaient avant tout recherché la gloire plutôt que l'intérêt. Seule, la nouvelle convertie se chargea d'une

quantité de choses précieuses provenant de l'héritage de son frère. Le reste servit à des œuvres de bienfaisance.

Les heureux voyageurs furent bientôt sur mer, faisant voile vers la terre de Frise.

L'ancien corsaire et son épouse ne revirent pas sans émotion ces mers qu'ils avaient traversées naguère dans une situation bien différente. Ils admirèrent les voies de la Providence, qui non seulement les avait remis en possession de leur ancienne dignité, mais avait conduit dans leurs bras le fils bien-aimé dont ils pleuraient la perte depuis si longtemps. Quant à ce dernier, il enseignait à sa chère Ada bien des choses qui lui étaient restées étrangères et que son intelligence lui faisait saisir rapidement; il s'attachait surtout à l'initier au langage de sa nouvelle patrie.

Enfin les voyageurs, après une heureuse traversée, mirent le pied sur le sol frison.

Est-il besoin de dire combien Onno Gratama et son épouse versèrent de douces larmes en revoyant cette patrie qu'ils avaient quittée malheureux et fugitifs. Ils s'empressèrent de gagner leur antique manoir, qui leur rappelait à la fois de si agréables et de si tristes souvenirs. Après vingt ans d'absence, ils surent y retrouver leur bonheur passé; ils eurent bien vite recouvré les sympathies des habitants de la contrée, que le précédent possesseur avait tenus courbés sous son joug de fer, et qui purent enfin respirer sous l'administration paternelle de leur ancien maître et seigneur.

La jeune Ada, la séduisante fille de l'Orient, ne resta pas longtemps étrangère sur la terre de Frise; elle était douée d'une vertu qui ouvre le cœur sous tous les climats et fait impression sur tous les esprits: une bonté sereine, une charité inépuisable!

Un an après le retour des deux couples, toute la contrée était en fête. Elle prenait part au bonheur du jeune Onno et de son épouse, dont le Ciel venait de combler tous les vœux par la naissance d'un fils. On ne formait qu'un souhait: c'est que l'enfant devint un généreux et valeureux chevalier comme son père.

GEORGES LA GARDE.

(D'après le Néerl. de J. A. VESTERS.)

## UN TOUR DE PREMIER AVRIL.

Dans le cours de l'avant-dernier hiver, arrivait à Bruxelles, un jeune homme, fils d'une bonne famille du Nord de la France. Il venait passer quelques mois en Belgique pour y faire des recherches scientifiques, complément de ses fortes études. Mais s'il était savant en fait de science et d'art, par contre il connaissait peu le monde, et ses relations dans notre capitale étaient peu nombreuses. Spirituel et beau garçon, il eut pu être très-répandu dans la société, mais soit timidité, ou discrétion, il avait toujours décliné ces plaisirs tant recherchés par un de ses amis, Alfred, jeune gandin, trop tôt émancipé, dont la surface gommée cachait la nullité du fond. Ne doutant de rien, sa fatuité l'empêchant de sentir son ignorance, il parlait d'autant plus haut qu'il raisonnait plus creux. Habitué du Tir aux pigeons, indispensable au pesage les jours de courses, montant bien à cheval, beau joueur, payant de sa personne et de sa bourse aux fêtes de la jeunesse: bref un irrésistible, la plaie des gens sensés.

A la même époque, séjournait en Belgique une riche famille anglaise, qui, fuyant les brouillards du pays natal, était venue passer l'hiver à Bruxelles. Elle était, contrairement à l'habitude des patriarcales familles de ces insulaires, composée seulement du père, de la mère et d'une jeune fille. Eva était un type de ces beautés anglaises que l'âge mûr rappelle si rarement. L'ovale parfait de son visage faisait songer aux belles madones de nos musées. La taille élancée, la démarche des filles de sa race, libre mais digne, les yeux d'un brun velouté si beau qu'on les quittait à regret pour admirer sa bouche mutine, dont les lèvres de corail cachaient avec peine deux rangs de perles fines: tout en elle formait un mélange de mélancolie et de vivacité, de douceur et de volonte qui charmait et captivait. Il est superflu de dire que toute la jeunesse dorée lui avait fait, l'hiver durant, une cour respectueuse, guettant un regard, un sourire, une parole.

Alfred, par amour-propre d'abord, voulut être le préféré. Il aimait trop sa petite personne pour aimer les autres, mais qui peut jurer de ne jamais subir l'empire „de ce petit dieu ailé qui perdit Troie?" Aussi, malgré sa suffisance, il devint bientôt timide devant l'adorable fille d'Albion; il était pris et épris, et malgré ses beaux serments de garder toujours son indépendance, les deux familles étant liées, il fit faire une demande timide qui ne fut ni repoussée ni acceptée; on lui permit d'espérer... C'était un stage qu'on lui faisait faire; la légèreté de son caractère autorisait cette précaution.

La politesse faisait subir à Lucien (c'était le nom du jeune savant) la société d'Alfred, avec lequel du reste ses relations étaient très-limitées. Pendant une des rares promenades qu'ils faisaient ensemble, il visitèrent le cabinet d'un photographe, où ils firent faire leurs portraits.

Le premier avril arriva. Lucien ne songeait nullement à la sorte coutume qui se rattache à cette date, mais son ami y songeait. Car en le quittant ce jour-là, il le pria de remettre en passant un charmant petit paquet, élégamment enveloppé et cacheté, à l'adresse de M<sup>lle</sup> Eva. Lucien était au courant des relations des deux familles; aussi ne vit-il aucune inconvenance à se charger de ce message, qui arriva à destination. Que renfermait ce paquet? Le portrait de Lucien avec cette suscription: „Jeune Français à marier."

Le portrait, sans être flatté, donnait une très-bonne opinion de l'original; la brune Anglaise se souvint que chaque dimanche elle avait vu à la messe un jeune homme dont la carte rappelait les traits; son attitude grave et digne avait aidé à cette remarque. La démarche inconvenante dont elle tenait la preuve la froissait, la bonne opinion qu'involontairement elle s'était faite de cet inconnu se trouvait renversée, et, était-ce indignation ou compassion, l'image de notre victime s'imprima plus fortement dans son esprit... Elle était femme, elle se promit d'avoir le mot de l'énigme.

Le soir, pressé de juger de l'effet de sa mystification, le bel Alfred, devant l'heure de sa visite, fit irruption dans le salon et, s'adressant à son idole:

— Et bien! comment trouvez-vous Lucien? — Lucien! quel Lucien? répond Eva qui croit deviner. — Comment, vous ne connaissez pas Lucien, un ami à moi? Je ne vous en ai donc jamais parlé; c'est que près de vous on oublie tout. — Parlons plutôt de votre ami: quel est ce monsieur? — C'est celui qui vous a fait remettre son portrait! Quelle tête il va faire, quand il saura de quelle commission je l'ai chargé! — Mais, fit Eva, c'est mal ce que vous avez fait! — Oh! avec un ami! — Expliquez-moi donc... — C'est tout expliqué! Ne sommes-nous pas au 1<sup>er</sup> avril? — Alors, c'est différent: c'est un poisson d'avril et vous m'avez expliqué que, dans ce cas-là, on peut tout se permettre. Comme je suis un peu de la mystification, je serais bien aise de voir la figure de votre ami quand il apprendra le bon tour que vous lui avez joué. — Vos désirs sont des ordres; de gré ou de force, je vais vous présenter Lucien et lui expliquer devant vous... Je cours le chercher, il est votre voisin.

Cette douce jeune fille qui veut jouir de la confusion de la victime, semble bien cruelle, n'est-ce pas? Attendons et ne la condamnons pas trop vite.

Passons sur la manière dont Alfred s'y prit pour persuader Lucien de l'accompagner chez ses voisins, et pour lui expliquer le pourquoi de cette présentation insolite. Il suffit de savoir qu'il réussit et qu'il ne tarda pas à faire sa rentrée avec son ami.

Les présentations d'usage faites, Lucien, un peu ahuri de se trouver en pays inconnu, fut le premier à rire du récit de la facétie de son ami Alfred; redevenu lui-même, c'est-à-dire beau causeur et conteur agréable, il fit adroitement avouer au mystificateur le tort qu'il avait eu de mêler à une farce du 1<sup>er</sup> avril une aussi charmante personne que M<sup>lle</sup> Eva, dont les yeux avaient rencontré les siens avec un je ne sais quoi de curieux et de sympathique. Le père de la jeune fille avait beaucoup vu et beaucoup retenu, il sut apprécier le savoir du jeune Fran-

çais. Quand on le laissa partir, tout le monde était content de lui; il avait le grand secret de rendre les autres contents d'eux-mêmes.

On le pria de revenir et il revint; il était si proche voisin! Il revint tant qu'aujourd'hui il est l'heureux époux de la charmante Eva.

Quant à Alfred, il trouve que le Poisson d'Avril est une coutume idiote.

Alb. B.

## UN FIL PRODIGIEUX

Un curieux a fait le calcul ci-après, qu'il est peut-être peu facile de vérifier:

On sait que les soieries sont la principale industrie de la ville de Lyon, laquelle consomme annuellement un million de kilogrammes de soie montée ou tordue de différentes manières.

Il faut quatre cocons pour produire une gramme de soie; la consommation lyonnaise en absorbe donc à elle seule 4 milliards 200 millions.

La longueur du fil de soie d'un cocon est, en moyenne, de 500 mètres.

Or, d'après cela, les quatre milliards 200 millions filés annuellement pour l'industrie lyonnaise, formeraient ensemble un fil de 2100 milliards de mètres ou 2 milliards 100 millions de kilomètres.

Cette longueur fait quatorze fois la distance de la terre au soleil, et 5494 fois celle de la lune à la terre. Elle ferait aussi 52,505 fois le tour de la terre sur l'équateur, et 200 mille fois le tour de la lune!

## DÉBITEUR ET CREANCIERS.

I.

Un marchand drapier, d'autres disent un tailleur, n'importe, pourvu qu'il y ait l'étoffe d'une histoire, un marchand drapier, dis-je, par une belle nuit de décembre 1719, s'en allait, par-dessus le Pont-Neuf, à Paris, piquer une tête dans la Seine.

Déjà il était monté sur le parapet, lorsqu'un bras vigoureux le retint par la jambe.

— Eh! l'ami, êtes-vous fou? Il me semble qu'il fait un peu froid pour prendre un bain.

— Monsieur, laissez-moi, je vous prie; je suis un malheureux, je veux me noyer, il le faut, il le faut absolument.

— Je ne vous dis pas non; mais descendez un peu; si je n'y puis porter remède, il sera toujours temps de vous jeter à l'eau; la rivière ne s'en ira pas, que diable!

— Monsieur, je suis ruiné; on me mettra en faillite à la fin du mois; je n'y survivrai pas, je n'y veux pas survivre.

— Il est clair que vous n'y survivrez pas, si vous vous suicidez à l'avance; mais d'un autre côté, si vous payez, on ne vous mettra pas en faillite.

— Payer! vous en parlez à votre aise, et avec quoi?... Puisque je vous dis que je suis ruiné, complètement ruiné.

— Je vous dis, moi, de descendre ou je vous pose par terre; vous me fatiguez la saignée de vous tenir comme cela en l'air... Là, prenez mon bras et causons... Combien devez-vous?

— Vingt-sept mille livres!

— C'est un beau denier! Ça, vous en avez donc bien peur d'un joli petit bonnet vert et d'une heure de pilori?

— Monsieur, je suis un honnête homme!

— Vous me l'avez déjà dit; seulement c'est fâcheux.

— Comment cela?

— Oui, j'avais une petite idée... Enfin, n'importe, il faut vous secourir sans que vous paraissiez vous en mêler; et, de fait, vous ne vous en mêlez pas; je tiens mon moyen.

— Monsieur, je ne comprends pas.

— Vous n'avez nul besoin de comprendre... Au contraire, si vous compreniez, cela ne vaudrait plus rien du tout. Écrivez à vos créanciers, dites-leur de venir demain soir, à sept

heures, chez vous, avec leurs pièces, que vous les payerez intégralement.

— Mais avec quoi, Monsieur?

— Avec ce que je vous apporterai, apparemment... Mais, à propos, il me faut votre adresse... Bien; à demain, sept heures! En attendant, prenez ces deux mille livres, pour vous prouver que je ne veux pas me moquer de vous.

— Monsieur, vous êtes un ange du bon Dieu!

— Ce n'est pas l'opinion générale, mais n'importe! Bonne nuit! Et maintenant que vous avez l'argent, rentrez vite chez-vous: les rues ne sont pas sûres.

## II.

Le lendemain, à sept heures du soir, Cartouche — car c'était lui, — se rendit chez le marchand drapier, dont il trouva tous les créanciers réunis; pas un n'avait eu garde de manquer au rendez-vous. Presque tous avaient devancé l'heure. A chaque nouvel arrivant, le pauvre drapier avait été obligé de recommencer l'histoire attendrissante de son suicide de la veille. Aussi, dès que Cartouche entra, fut-il accueilli par d'unanimes expressions de respect et d'admiration.

Le drapier avait quelque peine à reconnaître son sauveur; le costume de celui-ci, grave et digne, tenait de l'abbé et du procureur. Comme il faisait tout ce qu'il voulait de sa figure, il s'était, pour la circonstance, donné plus de cinquante ans, avec un petit air souffreteux et tout-à-fait débonnaire.

— Trêve de compliments, Messieurs, je n'en mérite aucun; l'argent que je vais avoir l'honneur de vous distribuer ne m'appartient pas, à proprement parler, je vous en donne ma parole d'honneur. Il sort de la caisse de certains jeunes gens de mes amis, dont la vie n'est pas absolument des plus régulières, et qui veulent s'assurer ainsi les prières d'un honnête homme; car c'est un honnête homme, n'est-ce pas, que monsieur?

Chœur des créanciers, unanimes à vanter l'honneur, la probité, les vertus du débiteur, qu'ils allaient unanimement mettre en faillite à la fin du mois, et que la veille encore ils avaient contraint au suicide. Les jeunes gens si dignement représentés par ce monsieur n'auraient jamais pu faire un meilleur emploi de leur argent; nul doute qu'il ne leur dût être beaucoup pardonné pour cette bonne œuvre; d'autant plus que tous et chacun des créanciers s'engageaient à joindre à cette intention leurs prières et celles du drapier.

— A ce compte, reprit Cartouche, ouvrant son portefeuille, tout le monde y gagnera: mais il se fait tard, procédons à notre petite affaire; il n'est pas sain de courir les rues, la nuit, avec des valeurs dans ses poches.

Assentiment unanime des créanciers; chœur de malédictions à l'adresse de Cartouche et de ses exécrables compagnons; vœux énergiquement exprimés pour leur prompt capture.

Notre héros, bien entendu, criaït plus haut que tous les autres.

Puis chaque créancier exhiba ses billets ou ses factures.

Le marchand ayant discuté et attesté leur exactitude, Cartouche en compta à chacun le montant, jusqu'à l'épuisement des 27000 livres.

L'honnête drapier fit servir du ratafia, l'on but à la santé des jeunes amis de l'inconnu, qui faisaient un si bon usage des biens de ce monde qu'il ne pouvait manquer de leur être beaucoup pardonné dans l'autre.

Enfin, comme il n'est si bons amis qui ne doivent se quitter, comme disait le roi Dagobert à ses chiens, on parla de se retirer.

Chacun tenait à honneur de reconduire Cartouche jusqu'à son domicile, qu'il avait indiqué de l'autre côté de la rivière. Il accepta l'escorte des créanciers, mais exigea absolument que le drapier restât chez lui, pour se remettre des émotions de cette journée et de celles de la veille.

On devine le reste.

A peine nos gens mettaient-ils le pied sur le Pont-Neuf, qu'ils furent assaillis par la troupe

de Cartouche. Celui-ci donnant l'exemple de la résignation, se laissa fouiller et dévaliser avant tous les autres. Les créanciers comprirent très-bien que leur argent était tombé dans la caisse du terrible bandit; mais ils ne doutaient guère qu'il ne faisait qu'y rentrer.

Trois ans plus tard, lorsque les détails de cette affaire furent connus, quelques-uns d'entre eux ouvrirent, par devant les consuls, une action contre le marchand drapier; mais celui-ci prouva son entière bonne foi. D'ailleurs, ils n'avaient plus de titres et furent condamnés aux frais.

MAURICE.

## BANNIE DU TOIT PATERNEL.

Roman.

### TROISIÈME PARTIE.

#### XII.

Pietro, le domestique de l'ex-capitaine Tollish, continuait à assister, invisible, à l'entretien qu'avaient ensemble Ronald Chilton et Gwendoline, que le hasard venait de réunir si heureusement.

En ce moment, le jeune vicomte expliquait à son amante ce qui l'avait empêché de se rendre auprès d'elle à Lonemoor, le jour où il avait promis d'y revenir, après avoir fait sa demande de mariage.

— En retournant chez l'ami où je logeais, dit-il, j'y ai trouvé un télégramme du médecin de ma famille, qui m'annonçait que mon père venait d'être frappé d'une attaque d'apoplexie et m'engageait à retourner chez moi en toute hâte. Je me suis mis en route le lendemain au point du jour, en laissant aux mains de mon domestique une lettre à votre adresse.

— Je n'ai jamais reçu de lettre de vous, Ronald.

— Je l'ai su après, ma pauvre amie. Mon domestique, au lieu d'obéir à mes ordres, a confié ma lettre au fils de M. Orkney, l'homme d'affaires de M. Markham, qui s'était offert à vous la remettre, disant qu'il se rendait précisément à Lonemoor. Ce n'est que bien des semaines après votre départ de la vieille habitation, que mon valet m'a avoué la vérité.

— Cet Orkney aura sans aucun doute supprimé votre lettre, Ronald.

— Quand j'arrivai chez moi, reprit le vicomte, mon père vivait encore. Il mourut quelques jours après, en me bénissant. Ma douleur fut profonde, mais votre souvenir et l'idée que nous serions bientôt unis pour ne plus nous séparer, allégèrent ma tristesse. Aussitôt que les affaires pressantes que mon père avait laissées en souffrance le permirent, je me rendis dans le Yorkshire, mais vous n'y étiez plus. Les époux Quillet refusèrent de me donner votre adresse, et jusqu'à ce jour je vous ai cherchée en vain... En dernier lieu, je me suis adressé à M. Markham, mais il n'a pas répondu à ma lettre. Il y a une heure, j'étais le plus malheureux des hommes; maintenant, ma chérie, que je vous ai retrouvée, je ne changerais pas mon sort avec celui d'un roi.

— Ronald! s'écria Gwendoline, je serais coupable de vous écouter; vous trouverez plus tard une femme de votre rang, et quant à moi je ne me marierai jamais.

— Oh! dit le jeune homme en souriant, je vous ferai bien à renoncer à cette résolution téméraire, maintenant que vous m'êtes rendue... Mais dites-moi donc comment vous vous trouvez au château de Dunholm?

— Je suis la gouvernante de Lady Georgina, la fille de Lord Darkwood.

Et elle raconta en peu de mots son séjour à Londres auprès de son ancienne institutrice, et comment, pour rester inconnue, elle avait pris le nom de Marianne Myner.

— C'est donc vous qui êtes celle dont Miss Norreys m'a parlé?

— Certainement, c'est moi.

— Elle vous aime beaucoup, ma chère, vous lui avez inspiré le plus grand intérêt.

— Je l'aime aussi; c'est la plus belle et la plus aimable personne que j'aie jamais ren-

contrée, dit la jeune fille avec enthousiasme. Oh! Ronald, je serais bien heureuse d'être son amie.

— Soyez tranquille, Gwendoline; quand vous serez devenue Lady Chilton, vous verrez Miss Norreys aussi intimement que vous le désirerez. Ne secouez pas ainsi la tête: je vous ai retrouvée et vous deviendrez ma femme, malgré tout ce que vous pouvez dire ou penser. Regardez-moi, et vous verrez le changement qui s'est opéré dans mes traits depuis que je vous ai perdue... Voudriez-vous donc me faire souffrir davantage? Vous savez que les considérations de la fortune et de la naissance ne sont rien à mes yeux; je vous aime pour vous-même; votre beauté, votre noblesse de caractère, votre douceur, votre esprit, sont des dons assez précieux pour faire mon bonheur.

— Oh, Ronald! s'écria la jeune gouvernante, vous me tentez cruellement... Mais pouvez-vous répondre de l'avenir? Si je consens à vous épouser, qui me dit qu'un jour vous ne rougirez pas devant vos amis et connaissances, d'avoir choisi pour compagne une fille sans nom, sans famille...

— Ma chère amie, je vous répète que, quelle que soit votre origine, vous êtes et serez toujours pour moi la femme la plus noble, la plus digne d'estime, la plus distinguée que j'aie jamais rencontrée, et tous ceux qui vous connaîtront seront de mon avis. Mon intention est donc de hâter notre mariage, car celle qui doit porter mon nom ne peut plus rester ici en qualité de gouvernante. Je vais tout confier à Miss Norreys, et en attendant vous pourrez aller demeurer avec elle.

— Non, non, Ronald; si ce mariage doit avoir lieu, ce sera à Londres, chez mon ancienne institutrice, M<sup>me</sup> Myner, que je me rendrai. Vos amis ne doivent connaître ni mon véritable nom, ni mon histoire.

— Mais, Gwendoline, j'ai déjà raconté à Miss Norreys que j'aimais une demoiselle Winter.

— Soit! mais ne lui dites pas que vous m'avez retrouvée; attendez pour lui en parler que je suis partie pour Londres.

— Oh! laissez-moi lui raconter tout; elle vous aimera davantage, à cause de ce que vous avez souffert. Et puis, je veux vous mettre sous sa protection, car je n'aime pas ce Lord Darkwood, et je tiens à ce que vous quittiez sa maison demain. Je me propose de lui en parler ce soir.

Pietro avait continué à suivre les promeneurs pas à pas, et il n'avait pas perdu une parole de ce qui avait été dit entre eux.

— Il est plus que temps, Ronald, que vous rentriez au salon; dit la jeune fille, et moi je vais retourner dans mon appartement. On pourrait s'apercevoir de mon absence.

— Vous avez raison, ma chérie. Au revoir donc. Ce soir je parlerai à Lord Darkwood, et demain, moi et Miss Norreys, nous viendrons vous prendre, pour vous conduire à Beechmont.

Le jeune vicomte suivit sa fiancée des yeux jusqu'à ce que sa forme gracieuse eût disparu parmi les arbres.

Puis il se dirigea à pas lents vers la salle de bal.

Quand il eut disparu à son tour, Pietro ne put retenir une exclamation de triomphe:

— Enfin la chance m'est favorable!.. Voilà six mois que cette Gwendoline Winter vit avec nous, sans que nous nous en doutions. A présent, il faut qu'elle soit en ma puissance avant que Lord Darkwood apprenne le premier mot de cette histoire. A l'œuvre donc... J'en suis fâché pour Lord Chilton, mais je serai obligé de lui couper l'herbe sous le pied... Cette fille est mon bien, elle doit me conduire à la fortune. Per Bacco! quel moyen employer pour l'avoir sous ma patte? Voilà la question!

#### XIII.

Les danses se prolongèrent jusqu'à minuit; puis le souper fut servi, et vers une heure les équipages arrivèrent pour ramener les convives chez eux.

Lord Darkwood accompagna Miss Norreys jusqu'à sa voiture. Au moment de la quitter, il lui serra tendrement la main en murmurant:

— A demain.

— Demain, répéta le marquis en rentrant

au château, demain je la verrai, et je lui demanderai de pouvoir annoncer notre futur mariage à nos connaissances.

S'il avait pu prévoir ce qui se passerait ce lendemain tant désiré!...

Rentré dans son appartement, il trouva son valet qui l'attendait pour le déshabiller.

— Pietro, dit-il, j'ai une nouvelle à vous apprendre. Vous savez que j'aime Miss Norreys. Je lui ai offert mon cœur et ma main, et je compte bien réussir auprès d'elle. Ma proposition a pour ainsi dire été acceptée; seulement je n'aurai une réponse définitive que la semaine prochaine, réponse qui sera favorable, je n'en doute nullement.

— Vous ferez en ce cas un très-bon parti, Milord. La dame est belle, de bonne naissance, et la propriété de Beechmont sera une agréable ajoutée au manoir de Dunholm.

— Je vois que vous comprenez les choses comme je les entends, Pietro. A propos, dit-il en baissant la voix, avant mon mariage il faudra que vous donniez un dernier coup d'œil aux caveaux.... Assurez-vous bien que tout est en bon ordre, car Miss Norreys pourrait avoir la fantaisie de vouloir explorer toutes les cellules, et je ne pourrais pas m'y refuser. Gardez les clefs des souterrains pour faire votre ronde, et soyez persuadé que votre silence et votre discrétion seront bien payés.

D'un geste il renvoya le Maltais, puis il se coucha pour rêver à la belle Sicily et à la journée du lendemain.

Le lendemain, à une heure assez avancée de la matinée, Miss Norreys venait d'achever de déjeuner dans son boudoir, et elle allait se lever de table quand sa suivante hindoue entra.

— Miss, dit-elle, Aga est de retour.

— Ah!... Envoyez-le moi de suite.

Un instant après, le serviteur entra en s'inclinant jusqu'à terre, à la manière orientale, devant sa maîtresse.

— Eh bien, demanda la jeune femme avec impatience, avez-vous réussi dans votre entreprise?

— Oui, Miss; j'ai trouvé la maison et questionné la femme. De plus, j'ai l'adresse de Miss Granger, celle qui a fait l'éducation de la jeune personne.... La voici.

— A Londres! exclama l'Indienne; mon instinct ne m'avait donc pas trompée; je pensais bien qu'elle avait dû se rendre auprès d'elle. Et comment s'appelle l'homme que Miss Granger a épousé?

— Il s'appelle Myner.

La châtelaine de Beechmont tressaillit violemment.

— Myner? répéta-t-elle, comme un écho.

— Oui, Myner, Miss.

La jeune femme posa la main sur son cœur pour en comprimer les battements.

— Mais la gouvernante de Lady Georgina porte ce nom, pensa-t-elle, et sa figure m'a étrangement intéressée.

Et elle ajouta, toujours comme se parlant à elle-même:

— Il faut que j'aille à Londres.... Je partirai par le premier train. Et mes hôtes donc! je n'y pensais pas. Non, non, je ne puis les quitter. Qui donc pourrais-je envoyer à ma place?

Aga venait de terminer le récit de son voyage lorsqu'un domestique vint présenter à Miss Norreys une carte sur un plateau d'argent. C'était celle de Ronald.

— Naya, dit-elle à la servante, faites monter lord Chilton à l'instant.

A l'aspect du vicomte, Miss Norreys s'aperçut immédiatement que quelque chose d'heureux lui était arrivé.

— Avez-vous de bonnes nouvelles, Milord? lui demanda-t-elle.

la déposa sur le canapé.

Il allait s'emparer du cordon de la sonnette, quand la porte s'ouvrit, et la domestique entra. Elle était dans une pièce voisine et avait entendu le bruit de la chute de sa maîtresse.

Naya courut vers le canapé.

La tête de Miss Norreys, renversée en arrière, ses yeux fermés et ses traits pâlis comme ceux d'une morte, firent pousser à la fidèle servante un cri à moitié étouffé.

— Sortez, Monsieur, dit-elle sans regarder Lord Chilton; elle vient d'éprouver une terrible crise, vous l'avez peut-être tuée. Laissez-moi seule avec elle.

Le jeune vicomte, très-alarmé, se retira en silence, mais il s'arrêta dans le vestibule où il se promena devant la porte de l'appartement.

Cette indisposition subite lui semblait inexplicable. Ce qu'il avait dit concernant Miss Myner n'était pas de nature à impressionner assez vivement l'Indienne pour la faire tomber en défaillance.

— Allons, murmura-t-il, ce n'est qu'une sim le indisposition causée par la fatigue; elle aura trop dansé hier soir.

Cependant les minutes se passaient, et Naya n'appelait personne à son aide.

Ce ne fut qu'après une demi-heure d'attente que la porte du boudoir s'ouvrit.

La tête de Naya, entourée d'un madras aux couleurs éclatantes, apparut à l'ouverture, et l'Indienne fit un signe indiquant que le vicomte pouvait rentrer.

Miss Norreys était assise sur une chaise longue. Sa pâleur était extrême et

ses yeux brillaient d'un feu sombre. Elle semblait anéantie.

— Comment vous trouvez-vous à présent?

interrogea le jeune homme inquiet. Ne faudrait-il pas mander un médecin?

— C'est inutile, Mylord, je suis tout-à-fait remise; tantôt, cela n'y paraîtra plus... Asseyez-vous auprès de moi et reprenons notre conversation. Vous parliez de Miss Winter... Poursuivez votre récit, je vous en prie. Je m'intéresse infiniment à vos amours, Lord Chilton, plus que vous ne pouvez le croire.

(A continuer.)

## LA BOITE AUX JEUX D'ESPRIT.

### Charade.

Interprète muet des caprices du sort,  
Mon premier à lui-même, en ses effets contraire,  
Fait naître d'un seul coup la joie et la colère;  
Mon second, tout lecteur le sait, c'est chose claire;  
Pour mon tout, tu le peux deviner sans effort:  
Il annonce l'amour, la folie ou la mort.

(Le mot de l'ÉNIGME publiée dans notre No. 16, est CHEVEUX.)



LES CERFS VOLANTS CHINOIS.

— Les meilleures du monde, Miss. Je vous ai confié mes peines autrefois; maintenant, vous allez devenir la confidente de mon bonheur.

— Vous avez sans doute entendu parler de Miss Winter? exclama-t-elle avec vivacité.

Lord Chilton ne remarqua pas son agitation et répondit:

— Mieux que cela, je l'ai vue!...

— Vous l'avez vue?

— Oui, hier soir, dans le jardin du château de Dunholm... C'est avec elle que j'étais, pendant le temps que j'ai quitté la salle de bal. J'ai retrouvé ma petite Gwendoline.... Vous l'avez vue aussi, vous la connaissez...

— Moi! s'écria l'Indienne, en parlant avec effort. Est-elle servante au château, cette Miss Winter?...

— Oh! que non, dit le vicomte en riant. Vous ne l'avez pas connue sous le nom de Miss Winter, vous la connaissez en qualité de gouvernante de Lady Georgina. C'est Miss Myner!

La jeune femme recula de quelques pas, poussa une exclamation étrange et tomba évanouie sur le sol.

## XIV.

Lord Chilton s'élança en avant, saisit la forme inerte de son hôtesse dans ses bras et